chants se prolongèrent jusqu'à une heure avancée. L'honorable L.-O. Faillon, procureur général; l'honorable J.-H.-A. Trudel, sénateur, et Alphonse Desjardins, député à la Chambre fédérale, assistaient à cette fête.

Le 31 décembre 1886, nos amis vinrent en très grand nombre nous offrir, avec de magnifiques présents, des adresses remplies des sentiments les plus sympathiques.

Agréez, mon Très Révérend et bien-aimé Père, avec ce pâle récit de nos travaux, l'assurance de mon filial et respectueux attachement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. LEFEBVRE, O. M. I.





COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. ED. PEYTAVIN AU R. P. MAC GUCKIN.

New-Westminster, le 21 février 1887.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE SUPÉRIEUR,

Je m'empresse, selon votre désir, de vous soumettre mon rapport de l'année 1886 sur les missions du district du Bas Fraser dont j'ai la charge et qui s'étend depuis New-Westminster jusqu'à Yale.

Le 8 janvier, les Quiquittums, désireux d'avoir le prêtre parmi eux, venaient me prendre à New-Westminster. Le froid était intense et les sauvages, craignant que les glaces ne vinssent à obstruer les abords de leur camp, firent force de rames; en moins d'une heure nous eûmes franchi les 5 milles qui séparent leur camp de New-Westminster. Leur camp, ai-je dit, n'est éloigné que de 4 à 5 milles de New-Westminster, de là la facilité pour eux de se procurer des liqueurs enivrantes. En dépit des lois, les blancs et surtout les Chinois vendent de la boisson aux sauvages, et un grand nombre de ces derniers, particulièrement les Quiquittums et les Ketsies, en font

un bien mauvais usage. Depuis quelque temps cependant les cas d'ivresse deviennent plus rares chez les Quiquittums.

Le camp de ces derniers compte 8 familles donnant un total de 34 personnes, ramassis de tous les mécontents des autres camps et des autres nations : ils ont jusqu'à ce jour montré beaucoup d'entêtement. Actuellement ils laissent concevoir quelque espoir de conversion. Ils sont plus assidus à la prière, au catéchisme; chaque dimanche, malgré la difficulté du trajet, un grand nombre d'entre eux assistent, à New-Westminster, à la messe et aux autres offices religieux. Ils viennent surtout consulter le prêtre et recevoir ses avis.

Je ne passai que trois jours au milieu de ces sauvages, leur apprenant les prières et les principaux mystères de la religion. Tous vinrent publiquement se mettre à genoux devant moi pour renoncer à la boisson et aux mauvaises compagnies.

Le 11 janvier je quittai le camp dans un grand canot. Tous les hommes valides étaient à mon service. La glace nous barrait le passage çà et là. Pitt-River surtout nous amena de gros glaçons. Nous dûmes débarquer et attendre un moment favorable. Enfin, après bien des misères nous arrivâmes chez les Ketsies environ une heure avant la nuit. Nous avions mis neuf heures pour franchir les 6 milles qui séparent les Ketsies des Quiquittums.

Le camp des Ketsies compte une population de 108 âmes. C'est le plus mauvais camp de la rivière. Sauf quelques rares exceptions, tous les adultes ne semblent vivre que pour faire le mal : *ils nagent dans la boisson*, comme ils disent ; et ils s'en glorifient. Les missionnaires qui m'ont précédé n'avaient rien pu faire avec eux. Le jeune Père Chirouse avait essayé de bonifier ce camp par les enfants, auxquels il donna des soins tout spéciaux.

Mais arrivés en âge, ces mêmes enfants se laissèrent entraîner par leurs parents et devinrent aussi mauvais, sinon pires qu'eux.

Je quittai ce camp le 13 janvier. Le temps s'était adouci et nous arrivâmes sans trop de difficultés chez les Quantlens, éloignés de 6 milles des Ketsies.

Le village quantlen est situé sur une magnifique petite île en face de Langley, célèbre dans les commencements de notre colonie. Langley fut quelque temps en effet la capitale de la Colombie britannique ; on y voit encore l'emplacement des casernes, des temples protestants, etc. Aujourd'hui Langley ne compte plus que quelques petits magasins, mais sa fertile campagne nourrit facilement de nombreux fermiers.

Le village quantlen compte 41 personnes : la boisson surtout a décimé cette population. Avant l'arrivée des blancs, ce camp était un des principaux, sinon le principal de la rivière. Il possédait de nombreux esclaves et les Quiquittums ci-dessus désignés étaient les esclaves des Quantlens. Le souvenir de cette gloire passée rend les gens de ce camp excessivement orgueilleux : de là leur manque de soumission au prêtre. Grâce à l'énergie du R. P. Chirouse (junior), ils ont bâti une belle petite église, naturellement peu fréquentée ; cependant je trouvai parmi eux plusieurs bonnes âmes qui furent très heureuses de s'approcher des sacrements. Je ne passai et ne passe ordinairement que deux jours dans ce camp, encore ces sauvages sont-ils assez paresseux à se rendre aux exercices.

Le camp honock est à 5 milles au-dessus de Langley. J'y arrivai le 16 janvier ; il n'y a là que 38 personnes. Cette population est ignorante et paresseuse à s'instruire, et subit l'influence des orgueilleux Quantlens qui l'excitent contre le prêtre ; elle laisse cependant quelque espoir

d'amélioration religieuse ; quelques-uns, surtout les femmes, demandent le prêtre et disent bien haut que nos deux visites par an ne leur suffisent pas ; j'écoute leurs plaintes et guette le moment favorable. Je passai près de trois jours chez eux occupé à les instruire des principaux mystères, à leur apprendre les prières du matin et du soir et la manière de recevoir les Sacrements, surtout celui de la Pénitence. J'entendis chez eux une dizaine de confessions. Quatre d'entre eux m'accompagnèrent chez les Matsquis, où ils reçurent la sainte communion.

Le jour de mon départ arrivé, ces gens, dans un grand canot, drapeau déployé, m'emmenèrent chez les Matsquis, camp situé à 7 milles plus haut en remontant le Fraser. Le camp des Matsquis jadis si populeux ne compte aujourd'hui que 44 sauvages. Ce sont réellement de bons sauvages ; leur soumission au prêtre est exemplaire. Ils ont chassé un des leurs qui s'adonnait à la boisson. Presque tous reçoivent la sainte communion. Matin et soir ils s'assemblent dans une maison pour réciter les prières quotidiennes et adorer en esprit Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement. De l'aveu des Pères de Sainte-Marie, ces sauvages sont sincères dans leur piété et fermes dans leurs bonnes résolutions. Ce qui précède dit assez que tous s'approchèrent des sacrements. Comme ce camp n'est éloigné que de 3 milles de Sainte-Marie, je quittai ces sauvages après quatre jours bien employés, et le 24 janvier j'arrivai à la mission. Le 25, je me trouvais à Sumass-la-Bouche, 9 milles plus haut que le camp des Matsquis, toujours en remontant la rivière. Un malade m'appelait à Sumass-la-Bouche et je ne devais y passer qu'une journée.

Ici nous rencontrons les premiers sauvages protestants. Sumass compte environ soixante habitants, dont 28 seulement sont catholiques : les autres sont ou païens ou mé-

thodistes et c'est parmi ces derniers que la mort semble surtout choisir ses victimes. Les catholiques sont fervents et soumis à leur catéchiste, homme véritablement doux et religieux. Parmi ces catholiques, plusieurs sont récemment convertis du protestantisme et jusqu'à ce jour ils se sont montrés très religieux et très soumis, surtout ceux de Larhoué, établis à 2 milles plus haut que Sumass-la-Bouche. Les sauvages méthodistes de Sumass-la-Bouche et de Larhoué se montrent très complaisants envers le prêtre, ce qui me fait conclure que des visites spéciales à ce camp de Sumass, amèneraient de très bons résultats et pourraient être le principe d'un plus grand nombre de conversions.

Après une journée passée chez les Sumass, occupé près du malade qui m'avait fait appeler, sans pouvoir donner un temps suffisant aux autres, j'emmenai à ma suite, le 26 janvier, dès la pointe du jour, tous ces braves gens, tant malades que bien portants, chez les Scouyams, où je pouvais continuer à les instruire. Le camp des Scouyams est à 5 milles plus au nord dans l'intérieur des terres. Le trajet en hiver doit se faire à pied. Les sauvages portèrent donc sur leurs épaules les malades, les enfants, les lits, les provisions, ma chapelle, etc., etc., et cela en marchant péniblement à travers les bois, dans la neige et la boue.

Le camp des Scouyams possède une petite église, sa population toute catholique est de 76 âmes, qui se partagent en deux camps très rapprochés l'un de l'autre : celui des Scouyams proprement dits et celui des Nekamels. Ces sauvages, naguère encore si mauvais, sont devenus de fervents chrétiens ; ils font quotidiennement et en commun les prières du matin et du soir, et se rendent journellement dans leur église pour faire spirituellemement leur visite à Notre-Seigneur. Quoique très pauvres, ils

fournissent comme dans tous les autres camps les objets nécessaires au culte et à leur église, etc., etc.

Aujourd'hui, ils finissent la maison où le prêtre fera le catéchisme et ils défrichent le terrain destiné à devenir le cimetière.

Durant les quatre jours que je passai dans ce camp, les sauvages furent très exacts à se rendre aux exercices et montrèrent beaucoup de bonne volonté et de patience pour s'instruire. Tous s'approchèrent du saint tribunal et les plus instruits reçurent la sainte communion. Ce camp et ceux de Sumass nous donnent pour l'avenir les meilleures espérances.

A 6 milles des Scouyams, en remontant la rivière, se trouve le camp des Kokwapults. J'arrivai à ce camp le 1er février; les sauvages Scouyams, Nekamels et Sumass m'y conduisirent en grande pompe. A ce village je trouvai aussi les Sroyalas, les Shcohyes, trois camps donnant une population de 83 âmes, dont 69 catholiques. Les anglicans ne comptent ici que deux familles et les méthodistes une. Les méthodistes ont chez les Sroyalas une église que personne ne fréquente. Sans l'énergie déployée précédemment par Mgr Durieu, tous ces sauvages seraient aujourd'hui protestants. La population catholique est paresseuse au spirituel et attachée aux vieilles coutumes et superstitions des sauvages. Plusieurs cependant reçoivent la sainte communion et depuis deux ou trois ans les cas d'ivresse sont devenus rares.

Je ne passai que deux jours dans ce camp et j'invitai ces sauvages à se rendre dans l'espace de trois jours chez les Sqwahs où je devais donner une retraite de sept jours. Le 3 février je quittai donc les Kokwapults en wagon sauvage. Beaucoup de sauvages voulurent accompagner le prêtre : nous nous dirigeâmes vers l'Est, suivant une route excessivement boueuse. Ayant parcouru 6 milles,

nous arrivâmes à Youkyoukwéous, lieu ordinaire de réunion pour plusieurs tribus ou familles. Les méthodistes nous font ici une guerre continuelle ; mais, malgré leur propagande et leurs ruses, ils n'ont jamais pu enrôler les sauvages dans leur secte. La population des camps ci-dessus désignés dépasse à peine 100. Nous y comptons 74 catholiques ; les païens, les indifférents, les protestants se partagent le reste. Les habitants de ce village méritent les mêmes reproches que nous avons adressés aux Kokwapults leurs voisins. Leur église est petite, mais bien bâtie ; sa cloche met en rage les méthodistes. Hélas ! elle ne vibre pas assez souvent, nos gens paresseux la laissent d'ordinaire dormir tranquille sur ses poteaux. Le dimanche cependant fait exception, c'est le seul jour de prière commune pour ces sauvages.

Il n'est pas étonnant qu'ils laissent encore à désirer, la secte méthodiste faisant tout au monde pour les attirer à elle. A quelques pas de leur camp, ces méthodistes ont choisi un emplacement pour faire leur grande réunion annuelle ou camp meeting qu'ils appellent : *tabernacle de Sion*. On voit en ce lieu deux grands bâtiments servant d'églises, l'un pour les blancs, l'autre pour les sauvages ; autour se trouvent des maisons dont quelques-unes, très confortables, servent d'abri à ceux qui viennent à la réunion. En ce *tabernacle de Sion* se rassemblent, en juin, les méthodistes de toutes couleurs des pays d'alentour ; ils y viennent des États-Unis, de l'île Vancouver, etc. Là, disent les sauvages, ils prient, pleurent, sautent, dansent, se tordent sous l'inspiration du Saint-Esprit. Pour se rendre en ce lieu, les méthodistes passent à dessein au milieu des camps catholiques, invitant, exhortant nos sauvages à se rendre à leurs prières. Ils payent à cet effet deux prédicants, l'un blanc, l'autre sauvage ; à ce dernier ils donnent 200 piastres par an. L'œuvre de la propagande

méthodiste de Toronto vient encore de bâtir une église et une école à quelques centaines de pas du camp catholique. Mais jusqu'à ce jour ses efforts ont été sans résultat; quatre enfants seulement de parents protestants se rendent à cette école.

Je ne pus rester que deux jours chez les Youkyoukwéous, corrigeant les abus et faisant le catéchisme. Le 5 février, à mon invitation, tous ces sauvages se rendirent avec moi chez les Sqwahs pour une retraite de huit jours.

Le camp des Sqwahs, éloigné de 6 milles des Youkyoukwéous, est situé sur les bords du Fraser dans la fertile plaine de la Chilwack. Il contient 72 habitants, tous catholiques. Il possède une spacieuse église; c'est là que nous voudrions décider les sauvages à se réunir pour des retraites de huit jours, parce que ce camp étant le plus central pour la Chilwack, Sumass et l'Harrisson, il est aussi le camp le plus influent. Le catéchiste qui y réside étend ses soins sur les camps environnants. C'est un homme de confiance et de fermeté, et il est très redouté des protestants. Presque tous les gens de ce camp sont bons chrétiens et reçoivent la communion. Les Sqwahs sont exposés à beaucoup de tentations, leur camp étant le point précis où les steamboats abordent pour déposer leurs marchandises et prendre les grains, le foin et autres denrées que produit la plaine de la Chilwack. Au printemps et en automne, ces steamboats passent généralement la nuit dans les eaux tranquilles du bassin qui divise le camp. Cet état de choses serait la cause de beaucoup de démoralisation sans les bonnes dispositions de nos sauvages et la surveillance du chef catéchiste et de ses aides. Sur la plainte de ceux-ci, les officiers du gouvernement ont, à deux reprises, mis sous séquestre des steamboats et des tonneaux de bière. Le chef s'est muni

auprès des autorités gouvernementales, de pouvoirs suffisants pour arrêter tout individu, blanc ou sauvage, vivant sans travail et se livrant à des démonstrations tapageuses. Grâce à cette mesure, les mauvais blancs ou autres ont jusqu'à ce jour respecté l'honneur et la propriété des Indiens.

Je passai sept jours dans ce camp, au milieu d'une grande affluence de sauvages. Ils se montrèrent très bien disposés ; tous s'approchèrent du sacrement de pénitence et un grand nombre reçurent la sainte communion.

Le 12 février, les Sqwahs me conduisaient en canot chez les Scocolits, lesquels occupent un camp situé à l'embouchure de la rivière Harrisson, à 5 milles au-dessus des Sqwahs. Ce camp compte 46 habitants, tous catholiques. L'église, bien que petite, est cependant un bijou parmi nos églises de la Chilwack ; les sauvages de ce camp sont en général animés d'un excellent esprit ; ils sont surtout très assidus à leurs prières quotidiennes, à la grande édification de quelques ouvriers catholiques qui travaillent au chemin de fer. Casimir, le catéchiste, est plein de ferveur et de bonté ; sa femme, plus active encore, encourage son mari. C'est ici que, relativement, Notre-Seigneur compte le plus d'adorateurs. Ici, comme à Scoyam et chez les Sqwahs, la discipline catholique est dans toute sa vigueur ; quoi qu'il advienne et quoi qu'on dise, c'est Notre-Seigneur, enseignant par son Eglise, qui chez eux est toujours obéi. Pendant les quatre jours que je passai dans leur camp, ces sauvages se montrèrent d'une exactitude irréprochable. Le 17 février, j'emmenai les communiants avec moi chez les Tsellés; presque tout le village m'accompagna.

Une flottille était sous nos ordres ; nous remontâmes d'abord la rivière Harrisson, puis nous voguâmes à travers le beau lac du même nom. Ce lac a 3 ou 4 milles de lon-

gueur, sa largeur n'atteint pas 1 mille. A l'extrémité du lac, nous entrions de nouveau dans la rivière, luttant contre les *rapides*, et nous arrivions ainsi chez les Tsellés qui nous reçurent avec grande joie.

Le village des Tsellés est éloigné d'environ 10 milles des Scocolits et contient une population de 127 âmes; il se divise en deux camps : c'est Mgr Durieu qui fit cette division lorsqu'il voulut séparer les bons des mauvais; les mauvais sont tout près de la rivière, dans l'endroit le plus bas, le plus humide et le plus bourbeux. Plus haut et sur un terrain sec, se trouve le camp des bons ou de ceux qui se disent tels ; ils sont de beaucoup les plus nombreux ; leurs demeures entourent la nouvelle église qu'ils ont bâtie cette année. La majorité de ces soi-disant bons sauvages laisse cependant beaucoup à désirer. Il y a encore à déplorer bien des cas d'ivresse et de superstition. Le chef, trop inconstant dans ses idées et dans sa conduite, porte la responsabilité principale de cet état de choses. Je n'eus pourtant aucunement à me plaindre pendant les cinq jours que je restai avec eux. Tous ceux qui avaient causé du scandale s'empressèrent de le réparer publiquement, tous promirent de travailler à leur église et à leur cimetière, dont la bénédiction devait avoir lieu en avril. Malgré leurs défauts, la prière quotidienne en commun s'y fait régulièrement. Le jour de la clôture il y eut bon nombre de communiants, tant de leur camp que des camps environnants. Tout ce que je viens de dire m'autorise à compter sur des changements sérieux pour l'avenir.

Le 22 février, de bon matin, la flottille redescendait la rivière et le lac Harrisson. J'étais dans le canot du chef tsellés avec 16 rameurs. Les Tsellés me conduisaient chez les Chéams, éloignés de 16 milles des premiers. Une fois entrés dans le fleuve Fraser, nous luttâmes, par une

pluie battante, contre le courant. A une heure après midi nous arrivions chez les Chéams.

Le village des Chéams est le plus populeux de la rivière, il contient 133 habitants, tous catholiques. Quand Mgr Durieu avait la charge de ce district, ce camp était le plus religieux de la rivière ; depuis ce temps il a beaucoup perdu de son ancienne ferveur. Vous dirai-je que j'en avais désespéré ? Aujourd'hui il renaît aux pratiques religieuses et il serait vite amélioré n'étaient quelques jeunes gens débauchés et ivrognes qui en retardent beaucoup la réforme. Tout semble cependant faire espérer que ces derniers seront eux-mêmes convertis par l'exemple des bons. La prière actuellement se fait dans ce camp quotidiennement et en commun. Ces pauvres gens ont jadis fait leur première communion. Je passai sept jours chez eux ; ils vinrent tous se confesser et le plus grand nombre s'approcha de la Sainte Table. Pour le bien de ces sauvages, je signalai quelques-uns d'entre eux, des plus scandaleux, comme étant indignes de cette faveur tant qu'il n'y aurait pas d'amélioration dans leur conduite. Les coupables reconnurent la justesse de mes observations et protestèrent publiquement qu'ils vivraient désormais en bons chrétiens. Tout le monde en fut édifié et leur conduite me prouve aujourd'hui que la leçon a été salutaire.

Le 1er mars, les Chéams me conduisirent en canot à Papeum, à 2 milles plus haut ; cet endroit est le centre d'une petite colonie de fermiers catholiques hongrois, irlandais et canadiens français, que je trouvai dans d'assez bonnes dispositions. Je régularisai deux mariages ; plusieurs parmi les habitants s'approchèrent des sacrements.

Ces fermiers, se trouvant séparés de nous par des distances de 4 à 5 milles et par la rivière, désireraient

tous avoir le prêtre sur leur rive ; tandis que, pour aller les voir chez eux, il me faut sacrifier plus de six jours. J'espère pourtant les réunir en un lieu qui serait à la portée de tout le monde, et où l'on pourrait transporter l'église en bois des blancs d'Yale, aujourd'hui inutile dans cette dernière ville.

Le 4 mars, ces blancs durent, à leur grand étonnement, faire comme les sauvages, c'est-à-dire m'emmener dans le camp sauvage le plus voisin. Deux d'entre eux me conduisirent donc chez les Squatash, éloignés de 8 milles de leur place.

Le village squatash contient 51 habitants, dont 36 catholiques. Les épiscopaliens et les méthodistes s'y disputent une quinzaine de personnes. La vérité est que ces quinze personnes sont les plus païennes du pays. Le chef squatash est soi-disant épiscopalien et veille sur l'église épiscopalienne, petite construction commencée il y a deux ans et encore inachevée. Les méthodistes ont gagné deux familles, dont les membres sont accusés de vols et autres friponneries, comme les journaux l'attestent.

La situation politique est assez curieuse chez les Squatash. Je viens de dire que le chef officiel est épiscopalien. Les méthodistes ne voulant point le reconnaître, le révérend ministre a donné à ceux-ci un chef méthodiste. Enfin, pour maintenir la discipline parmi nos catholiques, j'ai dû choisir un catéchiste ou zélateur, auquel ses coréligionnaires s'empressèrent de donner le titre de chef. Voilà donc trois chefs dans ce petit village. C'est le chef catholique qui a le plus de sujets ; le chef méthodiste en dirige treize, et l'épiscopalien ou chef officiel n'a que sa propre femme à gouverner. Cette situation fait rire blancs et sauvages.

Je ne passe ordinairement que deux jours dans ce village. Faute de temps, j'emmène avec moi les commu-

niants chez les Chamills, afin de les mieux préparer à la communion. Le 6 mars donc, nous arrivions chez les Chamills, dont le village n'est éloigné que de 4 milles de celui des Squatash.

Le village des Chamills était, il y a peu d'années, dans un état bien triste au point de vue religieux. Trois partis se disputaient la prééminence. La population catholique très nonchalante perdait du terrain, se laissait entraîner et, à la fin, se mettait tout de bon à la tête des fêtes païennes sauvages. Ces catholiques chamills, pendant l'été de 1884, invitèrent tous les sauvages de la rivière, tant catholiques que protestants, à une cérémonie païenne qui consiste à déterrer les morts pour leur donner de nouveaux cercueils et changer les couvertures qui entourent leurs ossements. Selon les usages sauvages, ces exhumations se renouvellent chaque deux ans et elles amènent chaque fois une multitude de superstitions et de jongleries. A l'invitation des Chamills, tous les catholiques de la rivière vinrent avec les païens et les protestants exécuter la danse des morts. En apprenant cela, Mgr d'Herbomez prit des mesures très sévères ; il lança une lettre circulaire à tous les sauvages de la rivière, interdisant absolument ces usages païens, et il m'ordonna de veiller très fidèlement à l'exécution de ses règlements, voire même de refuser les sacrements aux chrétiens qui ne renonceraient pas à ces sortes de fêtes. Grâce à ces mesures sévères, ces réunions n'eurent plus lieu chez les catholiques. Les Chamills eux-mêmes revinrent à de meilleurs sentiments et, à l'occasion d'une visite que je leur fis, ils reconnurent leurs torts et promirent publiquement d'accomplir à la lettre toutes les prescriptions de la circulaire de Mgr d'Herbomez. Dans la suite, un catéchiste plus actif fut choisi pour ce camp, la discipline fut rétablie, une église fut bâtie et la vie

chrétienne reprit son cours parmi eux. Aujourd'hui, les méthodistes n'ont plus un seul adepte dans le camp, les anglicans n'y comptent que quatre ou cinq familles. Nous y avons 51 catholiques.

Outre les Squatash et les Chamills, je trouvai là réunis les Rubrey-Creeks et les Skwologs, qui, pour m'épargner un séjour chez eux, vinrent aux exercices de la retraite chez leurs voisins. Je fus donc obligé de rester une semaine ici. Les Rubrey-Creeks, établis sur la rive opposée et en face des Chamills, sont venus dernièrement d'Yale se fixer en ce lieu dans l'intention de cultiver la terre : cinq familles composent la bande, forte de 23 personnes. Ces sauvages sont bons et très assidus à la prière quotidienne et aux trois catéchismes hebdomadaires. Ils veulent bâtir une église et ont donné l'argent nécessaire pour acheter une cloche. Ils sont tous catholiques. Les Skwologs, établis à 2 milles plus haut que les Chamills, sont aussi bons que les Rubrey-Creeks et se distinguent par leur affection pour leurs vieux missionnaires, Mgr DURIEU et le R. P. CARION, dont ils demandent toujours des nouvelles. Ils bâtissent, en ce moment, leur église et défrichent un terrain pour leur cimetière.

ED. PEYTAVIN, O. M. I.

(*La suite à un prochain numéro.*)


